Dans une lettre à Mgr Pascal, le R. P. Boissin écrivait du lac Cumberland le 19 février 1903 :

Je suis de retour ici depuis le 14 courant. J'ai fait tout mon possible pour faire un peu de bien parmi nos chers catholiques du Grand-Rapide. Ai-je réussi ? Dieu seul le sait. En tout cas je me suis convaincu qu'il y a beaucoup à faire dans ce poste. Ces pauvres âmes me paraissent bien dignes de pitié dans leur isolement et bien exposées à se perdre au milieu de tous ces hérétiques et de ces blancs qui ne leur donnent pas toujours des exemples de moralité et de vertu. L'usage immodéré des boissons et la fréquentation des danses nocturnes sont encore à l'ordre du jour.

Je dois dire cependant que tous ont profité de ma visite pour s'approcher des sacrements. J'ai été maintes fois édifié de leur générosité et de leur empressement à venir prier. Leur charité à mon égard m'a fait plaisir : ils m'ont fourni gratuitement le bois de chauffage et ont pourvu à ma subsistance à peu près tout le temps de mon séjour chez eux.

En revenant au lac Cumberland j'ai rencontré un froid intense, 45 degrés centigrades, avec un grand vent du nord qui venait vous fouetter le visage en face. Un de mes compagnons s'est gelé presque toute la figure. Il faisait pitié à voir. Pour moi, j'ai pu heureusement opposer au froid une résistance efficace.

Je me trouve pour quelques jours en compagnie du bon P. CHARLEBOIS. Quel bonheur !

Lettre du R. P. Guérin aux « Missions catholiques ». Progrès et besoins de la Saskatchewan.

La mission du vicariat de la Saskatchewan est une des missions les plus dénuées de ressources. Tout est à la

charge de notre bon Evêque, qui compte uniquement pour le soutien de ses missionnaires et de leurs œuvres, sur la charité des associés de l'Œuvre de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance.

Chaque jour de nouveaux besoins se font sentir. En ce moment une foule d'émigrants nous arrivent de tous les coins du monde. Chassés pour la plupart par la misère de leur pays natal, ils viennent se fixer dans les immenses régions du Nord-Ouest canadien et demander à la terre inculte jusqu'ici, quoique prodigieusement fertile, les moyens de vivre.

Cette immigration incessante nécessite la création de nouveaux postes. La terre se charge de pourvoir aux besoins du corps; mais ces pauvres gens ont une âme, et c'est à nous, missionnaires, de leur procurer les secours spirituels plus nécessaires encore. Il faut donc fonder des paroisses et bâtir des églises, où ils viendront, le dimanche, écouter la divine parole, chercher les consolations des sacrements, prier Dieu de faire fructifier leurs travaux. Il faut des écoles pour donner à leurs enfants une éducation chrétienne.

Mais sur qui retomberont toutes ces charges? Pour la plupart ces gens sont pauvres; ils n'ont que leurs bras pour se faire vivre. Plus tard ils seront sans doute récompensés de leur peine par une honnête aisance; mais au début ils ne peuvent venir en aide au missionnaire. Au premier pasteur du diocèse incombe le devoir de tout créer, de tout organiser. A lui de fournir les matériaux et la main d'œuvre pour la bâtisse des églises, maisons, écoles, etc., et souvent son cœur saigne en voyant le peu de ressources dont il dispose et en se trouvant forcé de renoncer à tant d'œuvres nécessaires.

Souvent, mettant tout son espoir en Dieu, le pasteur envoie un de ses enfants au secours de ces abandonnés. Le

prêtre s'en va chargé du léger bagage de l'apôtre. Il s'établit sur une terre que fort heureusement le gouvernement lui fournit gratuitement — tout individu qui en fait la demande a droit à une concession. — Il se bâtit de ses propres mains une humble cabane, il défriche un coin de sa terre et finit par obtenir une petite récolte de pommes de terre et de légumes. Les colons des environs viennent, le dimanche, se réunir dans la petite église improvisée, qui trop souvent par sa pauvreté fait souvenir de l'étable de Bethléem. Le prêtre célèbre le Saint Sacrifice, et, d'une voix émue, annonce la parole de Dieu. Il réconforte ses chrétiens que son exemple, du reste, contribue beaucoup à édifier et à encourager. Ils savent qu'il est aussi pauvre qu'eux, et même plus qu'eux, et souvent ceux qui jusque là avaient été indifférents en matière religieuse, reviennent à de meilleurs sentiments, finissent par comprendre les beautés et la sainteté de la religion catholique et deviennent des modèles de foi et de piété, attirant eux-mêmes peu à peu les pauvres égarés qui vivent loin des lumières de la foi. A mesure que ses ressources augmentent, le missionnaire transforme sa cabane ; aidé de de ses paroissiens que son exemple entraîne, il bâtit une petite église. Mais pour lui que de sacrifices, que de travail, que de peines, quelle pauvreté ! Il est obligé de faire tous les métiers : charpentier, menuisier, maçon, laboureur, jardinier, cuisinier, car il est seul. Son Evêque n'est pas certes insensible à sa détresse, il voudrait améliorer sa situation, mais sa bourse se vide de plus en plus ; puis de nouvelles fondations s'imposent. Bref, il ne peut plus que prier et supplier la Divine Providence de venir à son aide.

D'un autre côté, comme son cœur est triste en voyant les Ministres protestants, les mains pleines d'or, fonder partout des missions, bâtir des églises, élever des écoles

industrielles, etc. Leurs coreligionnaires, eux aussi, arrivent en foule. Nous voudrions leur tenir tête et les empêcher de s'établir dans nos quartiers catholiques. Mais ces Ministres sont riches ! L'un deux faisait dernièrement publier qu'il avait à sa disposition une somme de dix millions de francs, pour établir de nouvelles missions protestantes. Hélas ! que nous sommes loin de là !

Ce n'est pas tout. En dehors de la partie civilisée de son vicariat, Mgr PASCAL en a une autre non moins intéressante : la partie sauvage. Ah ! c'est là, surtout, sur ces terres glacées, où le thermomètre descend souvent à 50 degrés centigrades au-dessous de zéro, que les pauvres missionnaires ont à souffrir ! Les sauvages sont nomades et le missionnaire est obligé de les accompagner ou d'aller les chercher là où ils sont à chasser. Que de voyages pénibles en raquettes ou en traîneaux à chiens ! Il faut parcourir parfois des centaines de kilomètres, camper la nuit sur la neige, au milieu de lacs glacés, s'exposant ainsi à être trouvé gelé le lendemain. Les sauvages souvent ne sont guère attrayants ; pour vivre avec eux, il faut avoir un courage surhumain. Mais le missionnaire ne voit que leurs âmes et il sacrifie tout pour les sauver et les soutenir dans les luttes de la vie. Combien cependant parfois il se sent triste, continuellement obligé de vivre au milieu de ces gens grossiers et d'une malpropreté indicible.

Dernièrement, un de nos Pères revint à Prince-Albert, après un voyage de 900 milles à traîneau à chiens, à travers les bois et les lacs couverts de neige. En arrivant en pays civilisé, en voyant les premières maisons des blancs, il fut suffoqué d'émotion et ne put retenir ses larmes. Il était si heureux de revoir enfin ses compatriotes ! Depuis deux ans il vivait au milieu des sauvages.

Il est vrai que les missionnaires trouvent à ce ministère des consolations parfois bien encourageantes. Ils font

des conversions nombreuses. Leur charité, leur désintéressement attirent les païens et les protestants ; en plusieurs endroits des villages entiers se sont convertis du protestantisme. Si les ressources venaient plus abondantes, les missionnaires réussiraient encore mieux. Là bas il ne faut pas songer à la culture. La terre ne produit rien. Il faut qu'on leur envoie de Prince-Albert les provisions nécessaires, et on ne peut le faire que deux fois par an, heureux encore quand le tout ne fait pas naufrage en route

Le Père dont je vous parlais tout à l'heure est allé visiter les Esquimaux, qui vivent dans l'extrême Nord, il a habité plusieurs mois sous leurs huttes de glace, il a étudié leur langue, leur caractère, leurs coutumes. Comme ces pauvres gens sont misérables, dans quel état de dégradation ils se trouvent ! Comme ils auraient besoin des lumières de la foi ! Aussi voudrait-on fonder chez eux une mission et une résidence, mais cela nécessitera de nouvelles dépenses et.... toujours c'est le même refrain.

VICARIAT DE SAINT-BONIFACE.

MISSION Ste-CROIX.

Rapport du R. P. Bonnald au R. P. Vicaire des Missions.

Voyage du R. P. Bonnald à S. Boniface. — Construction de la chapelle de Sainte-Croix. — Conversions nombreuses, abjurations. — Prêtres catholiques et ministres Wesleyens.

Le 1er novembre 1902.

Mon Révérend et bon Père Vicaire,

Mon premier rapport sur cette nouvelle mission finissait en février 1902. On a bien voulu s'y intéresser. Voici la suite des faits qui pourront servir plus tard à l'histo-